



JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

PARAISANT LE SAMEDI

A. CHÉRANCÉ

Gérant responsable.

LES HARPIES

Essayez, ami lecteur, de pénétrer avec une lumière dans une de ces ruines hideuses aux flancs desquelles s'attache le lierre et dont les parois sont historiées par la bave des limaçons. — Aussitôt les hiboux, les chats-huants, les effraies, les hulottes, les scops, les chevêches, les phodiles, les *kétupu*, qui se croyaient là dans leur domaine, poussent leurs cris d'alarme. Vous voyez voler autour de vous les chauves-souris, les vespertillons et autres sales chéiroptères, et vous entendez le froufrou de leurs ailes membraneuses.

Tandis que dans les ronces les reptiles s'éveillent, qu'on entend leurs répugnantes glissades, leurs sifflements, dans quelque coin, à distance, vous voyez miroiter les écailles de l'immonde crapaud, prêt à baver sur vous, si vous vous approchez.

Tout cela crie, siffle et menace.

Telle est à peu près l'histoire de l'entrée du *Rasoir* dans le monde de la petite presse lyonnaise. Ce monde vivait dans un antre dégoûtant et y confectionnait, depuis plusieurs années, injures, diffamations et tout ce qui concerne la partie. Les honnêtes gens n'avaient pas encore osé y pénétrer. Nous y sommes entrés de pied ferme, nous, et nous avons projeté un premier jet de lumière sur les êtres logés dans ce sale réduit.

Aussitôt les hiboux, les chats-huants et les chauves-souris de l'*Avant-Garde*, les hiboux, les chats-huants et les chauves-souris de la *Verge* — car ce compartiment de la caverne n'est que la succursale de l'autre et est habité par les mêmes oiseaux nocturnes, — les reptiles et les crapauds de l'*Excommunié*, tout cela s'est mis à crier, à glapir, à siffler, à ramper.

Ah ! vous avez beau vous démener, rapaces, vertébrés, batraciens, votre tapage ne nous fait pas peur, allez : nous connaissons vos mœurs et vos habitudes, et le cours d'histoire naturelle que nous avons entrepris sur vous, nous le continuerons : nous vous écorcherons, nous vous disséquons, si

besoin est, mais il faudra qu'on sache ce que vous êtes et qui vous êtes.

Notre collaborateur Castor démasque l'un d'entre vous aujourd'hui : votre tour viendra à tous. Ne vous impatientez pas.

Et maintenant quelques mots de réponse aux injures de cet ignoble chiffon qui s'intitule la *Verge*.

Il y a là certain individu qui signe E. Rostrate et qui, s'il n'était pas aussi dégoûtant, serait d'un comique achevé.

J'ai eu le courage de suivre sa prose, samedi, comme on suit les titubations, comme on entend les hoquets d'un ivrogne, et je déclare franchement après cela que l'étude du catéchisme poissard est une chose très-difficile : jamais aucun rédacteur du *Rasoir* n'arrivera à manier comme il le manie le langage que l'on parle dans le monde des voleurs et des escrocs.

Il faut être né là-dedans, il faut y avoir été élevé, y avoir grandi, il faut en avoir marmotté les syllabes à la mamelle, pour en arriver à cette pureté d'idiome.

Ce n'est pas en lisant Cicéron, Virgile et Horace, ou simplement le *De Viris*, comme Edouard Noël, qu'on obtient un aussi joli résultat : c'est en plongeant ses mains dans les poches où il y a des portemonnaie, dans les goussets où se trouvent des montres, c'est en fracturant avec des *monseigneurs* les devantures des buvettes, c'est en crochetant avec des *rossignols* les tiroirs des comptoirs ou les portes des coffres-forts.

Un pareil langage est à la portée des casseurs de bancs ; il n'appartient qu'à la catégorie des gens qui griffonnent dans les pissotières des maximes révolutionnaires.

D'après cet individu, qui se dit nouveau dans le journalisme afin qu'on ne le reconnaisse pas, nous ne sommes que des *mouchards*. C'est toujours là le grand argument de la canaille. Ne voit-on pas tous les jours des pick-pockets traiter de voleurs celles

de leurs victimes qui ont eu le mauvais goût de ne pas se laisser dévaliser ?

Il est, d'ailleurs, un procédé qui réussit quelquefois : c'est celui qui consiste à accuser, afin de n'être pas accusé soi-même, et, dans le cas dont il s'agit, étant bien connues l'honnêteté et la moralité d'un des chefs de cette bande, on peut étayer cette affirmation sur le proverbe : *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.*

Entre autres choses, cet illustre E. Rostrate nous reproche notre anonymat.

— C'est donc qu'il n'est pas lui-même un anonyme, me dis-je en lisant l'articulation de ce grief exprimée dans le beau langage que vous savez.

On m'avait affirmé que c'était un médecin. Je prends l'*Indicateur-Labaume*, et je l'ouvre à l'article *Médecins*.

Je trouve là-dedans le docteur Diday, le docteur Crestin, le docteur Icard, le docteur Chapot, le docteur Bouchacourt, le docteur Chauvin, le docteur Ollier, le docteur Astier et une foule d'autres docteurs.

Mais pas le moindre docteur E. Rostrate.

Pas plus que l'*Indicateur-Labaume*, l'*Indicateur-Mougïn-Rusand* ne connaît le docteur E. Rostrate.

On n'a jamais entendu parler du docteur E. Rostrate.

E. Rostrate est un anonyme ni plus ni moins que Babylas et autres du *Rasoir*.

Que nous reproche-t-il donc alors ? Ne lui avons-nous pas dit que nous les frapperions avec leurs propres armes

Croyez-le bien, cependant, lecteurs, je ne regrette pas mes pérégrinations à travers ces listes de médecins. Elles n'ont, certes ! pas été inutiles : chemin faisant, j'ai découvert les noms et les adresses de plusieurs aliénistes, et, touché de l'état de M. Peyrouton, je leur ai recommandé ce pauvre captif, victime d'une erreur d'adresse, qui a été expédié à Sainte-Pélagie, alors que sa place était retenue à Charenton.

Vous conseillez, docteur E. Rostrate, à vos compains de s'armer « de persévérance et d'un gourdin. »

D'abord cette expression pittoresque n'est pas nouvelle : vous l'avez volée à Sarcey, qui s'en était déjà servi à propos de gens de votre espèce.

Permettez-moi de vous le dire, c'est ensuite une gaminerie bien maladroitement que vous avez commise là. Vous voilà forcé, vous et M. Capitan, de veiller désormais sur nos jours : grâce à vos menaces, s'il nous arrivait quelque malheur, vous en seriez responsables devant la justice, alors même que vous n'y auriez collaboré ni directement ni indirectement.

Un conseil dans votre intérêt : je crois que vous ferez bien de nous donner des gardes pour veiller à ce qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête. Les rues sont parfois si mal fréquentées.

Les gardes du corps du RASOIR!

Cela ferait crânement dans le paysage, surtout s'ils étaient soldés par la rédaction de l'*Avant-Garde* et de la *Verge*, qui a dû s'enrichir depuis l'époque où un des siens obtint d'un fonctionnaire de ce gouvernement qu'il affecte d'abhorrer la permission d'acquitter ses amendes par sommes de 15 francs.

Revenons à votre « persévérance et à votre gourdin », docteur E. Rostrate.

Vous dites que vous en useriez, vous? — Mais pourquoi pas, si le cœur vous en dit; essayez donc un peu; il vous restera toujours le spectacle, un peu douloureux peut-être, mais que nous vous donnerons gratuitement, d'un chat-huant auquel on écrase la tête.

Nous seuls perdrons à cet incident, car vous n'aurez plus envie, après cela, de baver et de rager, et votre bave et votre rage nous font bien rire.

Un dernier mot :

Ne vous inquiétez pas de ce que nous dirons dans nos prochains numéros. Ainsi que l'annonçait notre programme, nous avons fondé le *Rasoir* surtout en vue d'une bataille générale à organiser contre la vermine, et « la vermine, celapullule. »

Vous le savez mieux que personne.

Dans l'*Excommunié*, un certain M. Ch....., qui signe Pierre Lagarguille, nous traduit en mauvais vers devant l'*Opinion publique* et, naturellement, nous fait condamner. Cela nous importe peu, et nous n'avons pas à nous y arrêter, car l'*Opinion publique* dont il s'agit se compose des 196 pantins, *quorum pars* M. Ch..... *fuit*, qui ont dansé le Vendredi-Saint, sur la corde raide de M. Gros-Denis, le casseur de boîtes.

Je ne veux pas m'amuser à relever la lettre du jeune Capitan : elle est aussi absurde et aussi fanfaronne que celle du Peyrouton, aussi absurde et aussi fanfaronne que l'article du docteur E. Rostrate.

C'est à croire qu'il n'y a pas dans cette rédaction qu'un seul Capitan : c'est à croire qu'elle en est farcie de Capitans, et de Capitans gascons, qui plus est.

Mais il y a une chose qui me révolte. C'est quand j'entends ce Gravoche du journalisme se comparer modestement à Henri Rochefort,

Vous un Rochefort, M. Ernest! Mais vous n'en êtes même pas la réduction infinitésimale! Mais vous n'êtes même pas l'ombre d'un Rochefort vu par le gros bout de la lorgnette.

Vous, un Rochefort! Mais votre valeur personnelle n'est même pas à la hauteur de celle de Rochefort, le cheval bai brun de M. Sartier. Au moins ce généreux animal remporte des prix, tandis que nous, vous n'avez jamais remporté que des vestes.

Ah! je n'aime pas cet énergumène, qui, après avoir tout insulté, vient de prouver encore récemment par la circulaire électorale que l'on connaît, qu'en politique comme en littérature il n'est autre chose qu'un cascadeur.

Mais, si jamais, jeune Capitan, je vous vois à ses pieds en train de décroter ses souliers, je vous en prévient :

Je crie au sacrilège.

BABYLAS.

Avez-vous lu l'entreilet qui termine le dernier numéro de l'*Avant-garde* et que M. Jules-Napoléon Clerc signe de ce nom de Jules Frantz emprunté à la comédie le *Piano de Berthe*, dont il créa jadis le principal rôle... au bouiboui du quai Saint-Antoine.

Dans cet entreilet, l'ex-enfant de chœur devenu dessinateur, devenu acteur, devenu journaliste, nous traite d'une façon assez raide. Cela ne nous offusque guère, parce qu'il est convenu depuis longtemps que dans la bouche de cet individu les injures et les saletés n'ont pas plus de sens que la crotte sous la queue d'un compagnon de saint Antoine.

Seulement, moi, cela me met à mon aise pour dire un peu ses vérités à cet être-là.

Ah! vous nous appelez *prévôts de police*, M. Jules-Napoléon Clerc! C'est là une accusation que je n'essaierai pas de repousser : votre monde a cela de commun avec celui des forçats libérés, qu'il voit partout des agents de police ; mais songez-y, voilà une effronterie que je vais vous faire payer son prix.

Vous souvenez-vous de certain réquisitoire, prononcé, l'année dernière, contre vous, devant le tribunal correctionnel de Lyon? — Vous ne vous en souvenez pas? — Eh bien! je vais vous rafraîchir la mémoire :

Vous étiez poursuivi pour une des élucubrations les plus idiotes (et ce n'est pas peu dire) qu'ait mises au jour votre ex-collaborateur, Denis Brack, l'homme qui casse sa boîte à coups de hache.

Pendant l'audience, M. le substitut Eloy prit la parole et raconta aux magistrats et à l'assistance :

Que vous aviez livré la copie de plusieurs articles non poursuivis, mais dont l'un attaquait un haut personnage de notre ville. L'auteur, disiez-vous, vous était inconnu, mais il y avait un moyen excessivement simple de le connaître : on n'avait qu'à placer un ou deux agents dans le bureau de la poste, et on l'arrêterait ou on le *filerait* — car vous connaissez les termes techniques — au moment où il viendrait chercher la réponse à une lettre que vous vous proposiez de lui écrire *post-restante* à des initiales convenues.

Cela n'est déjà pas mal, n'est-ce pas?

Il y a mieux, beaucoup mieux, pourtant.

M. le substitut Eloy raconta encore en plein public :

Que vous, pur et incorruptible républicain, vous aviez proposé à M. le procureur impérial de lui soumettre avant le tirage les épreuves de votre journal, afin qu'il pût y faire telles corrections, additions ou soustractions qu'il lui plairait.

C'est-à-dire que vous demandiez à devenir l'organe officiel du parquet; c'est-à-dire que vous demandiez à transformer votre journal en un mouchard littéraire, en un mouchard de la pire espèce des mouchards, celle que le peuple désigne sous le nom de *moutons*.

Vous auriez été le mouton du journalisme.

M. le procureur impérial, toujours d'après le récit de M. le substitut Eloy, que vous n'avez pas pu contredire, d'ailleurs, repoussa avec indignation de pareilles propositions et ajouta, en s'adressant à vous : — Sachez, Monsieur, qu'ici nous ne faisons pas de police.

Osez un peu nier ces faits et bien d'autres encore, qui figureront dans l'*Histoire du Refusé*.

Cette énumération avec preuves à l'appui, de quelques-unes de vos lâchetés a été entendue de plusieurs centaines de personnes, qui en étaient révoltées.

Et vous venez nous appeler *prévôts de police*, M. Jules-Napoléon Clerc! Mais, si vous-même n'êtes pas aujourd'hui enrôlé dans ce que le peuple appelle la *Rousse*, ce n'est pas faute de démarches de votre part.

Vous avez offert vos services : on ne les a pas acceptés, voilà tout. Ce n'était peut-être pas à M. le procureur impérial qu'il fallait vous adresser pour cela.

Prenez donc un peu mieux vos informations.

« MM. Edouard Noël et Abel Peyrouton, également attaqués, s'associent aux paroles de leur ami « Jules Frantz », dites-vous en terminant.

Ah! vous êtes l'ami de Toussaint-Abel Peyrouton, l'énergumène *partageux* des réunions publiques de Paris, où l'on ne peut aller qu'en blouse et en casquette, si l'on ne veut pas être écharpé? Parole d'honneur! il ne vous manquait plus que cela.

Eh bien! quand vous enverrez la réponse à la lettre que le dit Peyrouton a fait insérer dans votre nouveau journal, la *Verge*, dites à ce manche de parapluie de famille que nous ne tarderons pas à utiliser pour sa biographie les notes édifiantes que nous possédons sur son compte.

LA RÉDACTION.

PROFESSION DE FOI SANSEL

« Citoyens, la France est malade, la France souffre! »

La France est malade, la France souffre! Lyon s'abaisse, il tombe et bientôt il ne sera plus!

Que faut-il pour que la France retrouve sa prospérité et sa gloire? pour que Lyon renaisse à la fortune et à la grandeur?

Le moyen est simple, il est facile. Je me présente à la députation : nommez-moi.

Je viens répandre sur vos rives fertiles les grandes vérités du siècle et de la décentralisation; je viens faire retentir l'écho de vos montagnes et opérer votre résurrection en m'appuyant sur les vieux états de mon expérience. Malheureux Lyonnais, infortunés habitants de la Croix-Rousse et de la Guillotière, crépins de Perrache, obscurcis de Saint-Just! j'accours éclairer vos masses profondes, et faire filtrer dans votre sein les vérités qui vous sont inconnues : la liberté, l'égalité, la justice et autres vertus dont vous n'avez jamais entendu parler. Ignorantins des Terreaux et de Bellecour, j'enseignerai à lire à vos enfants; je vous arracherai à la glèbe, je supprimerai la dime et les droits féodaux; nommez-moi, et je briserai les chaînes de votre esclavage.

Si l'Empereur y prêtait les mains, si, pour endormir la démocratie, il feignait de nous accorder toutes les libertés; s'il supprimait tous les impôts, augmentait les traitements, rendait l'instruction obligatoire, supprimait les octrois, enrichissait les instituteurs primaires, ouvrait des maisons de con-

lescence, rachetait les ponts, améliorait la navigation et faisait faire aux billards! que feriez-vous?

Ah! la démocratie est défiante; elle refuserait les présents d'Artaxercès!

Vous souvient-il des jours heureux et prospères de 48, alors qu'Emmanuel Arago trônait à l'Hôtel-de-Ville entouré de sa garde fidèle! Vous souvient-il des 45 centimes, des chantiers nationaux et des manifestations dans les rues? Vous souvient-il des arbres de liberté, des banquetts sur la place Belle-cour et des triomphes du fourrier Gigoux?

Lyonnais, nommez-moi, je vous rendrai tout cela et plus encore!

A vous de cœur, Lyonnais!

POUDRE DE PYRETHRE

De l'Excommunié j'admire les malices!

Car, lorsqu'on a passé Brack au fil du Rasoir!

Contre qui lance-t-il un coup de son bouton!

En disant l'instrument propre à raser les suisses!

De l'Excommunié les bulles de pierre!

Sont-ils parvenus, des bulles de savon!

Ne sert qu'à raser le menton.

A manger du curé, du pape, de la seigneurie!

Ce goût, sur les tréteaux, est utile au jongleur!

Le badaud donne un sou pour voir un cannibale!

Pour montrer son talent, plus d'un paltoquet crache!

Sur les habits des gens ne se défendant pas!

Quand donc comprendra-t-on que de pareils combats!

Ne sont des champs d'honneur que pour le cœur du lâche!

Raser ses favoris, Frantz nous en fait un crime.

A sa façon, pour se montrer plus clair,

Il nomme le Rasoir une feuille anonyme.

Craignez-vous le nom seul?... Dites-nous le, Frantz Clerc!

Borsque la boue est claire et noire,

Sur le chemin du voyageur,

De bonne foi, peut-elle croire

Que le dégoût contre elle est de la peur?

Quand on la fuit, c'est qu'elle est salissante

Et d'un goût qui manque d'attrait.

Mais lorsqu'elle est trop abondante,

On prend la pelle et le balai!...

Dans l'Excommunié, l'Avant-Garde et la Verge,

On distille l'ordure en style de conciergé.

Sans la voix du Rasoir, aurait-on bien compris,

Que, parfois, le silence est l'arme du mépris?

Mais le Rasoir fait son office,

Et de fureur ils hurlent tous...

Sur la lame ils ont vu la sottise et le vice...

Vous voyez clair, Messieurs; et il n'a rasé que vous!

A RASPAIL (1)

Raspail aux glands voudrait accommoder le moine,

Pour le croquer à sa façon;

Pour n'être pas mordu, malheureux saint Antoine,

Mets une muselière à ton vieux compagnon!

VITRIOLIN.

COUPS DE RASOIR

M^e Andrieux, un des orateurs brevetés s. g. d. g. des conférences populaires, a une assez curieuse habitude. Il péroré la main gauche dans le gousset de son pantalon et fait du bras droit des gestes d'une ampleur et d'une envergure équivalentes au développement total de l'aile d'un albatros.

L'auditoire, qui est toujours le même, qui va de la Croix Rousse à Vaise, de Vaise à Saint-Just, de Saint-Just à la Rotonde, de la Rotonde à la Croix-Rousse, etc., etc., et accomplit ainsi un défilé analogue à celui des soldats du Cirque, l'auditoire, dis-je, y est habitué et en a pris son parti.

Parfois, cependant, dans l'entraînement oratoire, la main gauche de M^e Andrieux sort de son gousset avec escalade et effraction; ses deux bras, alors, se développent simultanément, un frémissement parcourt la salle, et les applaudissements, d'abord assez maigres, se réunissent ensuite en un formidable *crescendo*.

De mauvaises langues, — il y en a partout, même dans les réunions populaires, — de mauvaises langues prétendent que chaque entrée en scène de la main gauche de M^e Andrieux n'est autre chose qu'un signal convenu entre l'orateur et une claque officieuse, trop peu intelligente pour comprendre d'elle-même les passages à effet et qui a besoin qu'on les lui souligne. Le fait est que l'on n'applaudit jamais que lorsque apparaît la main gauche de M^e Andrieux.

Cette habitude a même joué, dimanche, un fort méchant tour à ce tribun de l'avenir.

Il parlait de l'éducation populaire et avait succédé à la tribune à M. Flottard, qui venait de traiter la même question, mais dans un sens fort différent du sien.

« On vient de vous dire, s'écria à peu près M^e Andrieux, que le clergé empêcherait la diffusion des lumières, qu'il pourrait nuire par son influence au développement de l'éducation laïque et rationnelle, qu'il est fort, qu'il est puissant, que rien n'égale l'efficacité des moyens ténébreux et déloyaux qu'il sait employer.... »

Ici l'orateur éprouve le besoin de se gratter le nez, et comme son bras droit est occupé à dessiner un geste pittoresque d'indignation, il tire sa main gauche de son gousset.

Aussitôt les applaudissements partent de tous les points de la salle. M^e Andrieux essaie bien vite de remettre sa main gauche dans son gousset, mais il était trop tard : la machine à claquer était mise en mouvement et il fallait lui laisser accomplir sa révolution entière.

Un peu confus de cette ovation intempêtive, M^e Andrieux, qui n'avait pas pour sortir de là le choix des moyens, tâche de se remettre et reprend la parole en ces termes :

« Je remercie l'auditoire de ces applaudissements qui s'adressent à ma personne (touchante modestie), mais je dois déclarer ici que l'opinion que je viens d'exprimer n'est nullement la mienne. Je prétends, au contraire, que le clergé n'est nullement dangereux pour l'organisation de l'éducation populaire.

(1) A propos de sa circulaire électorale.

Cet ordre a fait son temps; l'opinion publique est forte aujourd'hui : elle sait séparer la vérité de l'erreur; elle sait faire justice des superstitions, elle sait renverser le boisseau qui couvrait la lumière.

Entrée en scène de la main gauche de M^e Andrieux. Applaudissements frénétiques de tout l'auditoire.

Ainsi donc, c'est bien entendu, si un orateur populaire s'écrie que le clergé est dangereux, on l'applaudit. Le même orateur populaire s'écrie-t-il, un instant après, avec une certaine intonation de voix, que le clergé n'est pas dangereux? on l'applaudit encore : l'auditoire est bien trop intelligent pour décourager ceux qui l'instruisent.

M. Bancel, un autre orateur populaire, qui s'est institué le commis-voyageur de ses propres candidatures, qui court de Pierrelatte à Paris, de Paris à Valence, de Valence à Lyon, de Lyon à Suze-la-Rousse, etc., etc., pérorait, dimanche dernier, dans la salle de la Rotonde, aux Brotteaux.

Cette fois il ne parlait plus de Molière ni de Corneille : il exposait ses principes, il débitait sa marchandise politique.

J'ai constaté une fois de plus, dans cette réunion, que le fougueux orateur n'aimait guère la contradiction : un membre de l'auditoire l'ayant interpellé et lui ayant posé une question assez embarrassante, il a paté à tel point qu'on a dû lever la séance.

Je commence à comprendre la raison pour laquelle M. Bancel n'a pas voulu se mesurer à Paris dans un tournoi oratoire avec Emile Ollivier. Il sentait peut-être qu'il aurait inévitablement le dessous.

C'est qu'Emile Ollivier, voyez-vous, M. Bancel, est plus fort, à lui tout seul, que vos auditoires réunis de Pierrelatte et de Suze-la-Rousse.

Une chose dont M. Bancel aime surtout à parler devant ses auditeurs, c'est du « pain de l'exil » qu'il a mangé en Belgique.

Eh bien! le croiriez-vous? moi j'ai oui dire que le « pain de l'exil » que mangeait M. Bancel à Bruxelles se composait de pas mal de viande, de pâté de foie gras, de turbot à la hollandaise, et que son « vin de l'exil » avait presque journellement le haut goût du beaujolais, du bourgogne, du bordeaux, du madère, du champagne.

Pendant ce temps-là, la plupart des électeurs de M. Bancel mangeaient, eux, sous le nom de « pain de la patrie », un composé d'eau et de farine troisième, des pommes de terre et des haricots, le tout arrosé d'un « vin de la patrie » à 8 sous le litre coloré au bois de campêche.

Je demande qu'on me serve à tous mes repas pour le restant de mes jours, le « pain et le vin de l'exil » que consommait M. Bancel, à Bruxelles.

Quoi qu'il en soit, les conférences de M. Bancel sont fort suivies et fort applaudies. Quand on ne le contredit pas, l'illustre proscrit a remède à tout : c'est le zouave Jacob des plaies sociales.

Dimanche, il a eu un tel succès qu'on a ramassé à la porte de la Rotonde plusieurs patriotes expirant d'enthousiasme. On m'a bien dit qu'à cet enthousiasme se mêlait un peu de *schnick* et pas mal d'eau d'arquebuse; mais je n'en veux rien croire, UN BAVARD.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

PARIS, la semaine dernière. Invité par M. Ollivier à chanter avec lui un duo en public, M. Bancel s'excuse sur sa modestie bien connue.

On prétend dans un certain monde que le véritable

(1) Cette poudre vulgairement connue sous le nom de poudre Vicat, poudre Tachet, n'est nuisible qu'aux insectes; aussi, à cause de ses effets, l'appelle-t-on insecticide.

Note de la Rédaction...



motif de l'abstention de M. Bancel en cette circonstance réside dans ce fait que sa tabatière à musique ne contient pas l'air demandé et qu'il n'a pas le temps de le faire implanter sur le cylindre d'ici à la clôture de l'année théâtrale!

PERRACHE, le 13 mai. Les électeurs de la circonscription sud de Lyon viennent de recevoir de M. Raspail, chacun, une cigarette de campre toute garnie.

Jamais la corruption électorale n'a pratiqué des manœuvres aussi audacieuses.

STATISTIQUE

Le journal la Discussion a été poursuivi, la semaine dernière, et condamné à 500 francs d'amende pour avoir reproduit isolément un discours prononcé par M. Hénon devant le Corps législatif.

Je souhaite à M. Dumarest de n'être jamais poursuivi que pour reproduction des discours de M. Hénon. Il peut être sûr de ne pas l'être souvent.

Durant la législature qui vient de finir, M. Hénon a, en effet, parlé deux fois à la Chambre; mais, puisqu'il a dit deux fois la même chose, je ne puis lui compter cela que pour un seul discours.

Or ce discours je l'ai lu, récemment, dans un journal, je ne me souviens plus trop lequel. Il contenait 203 lignes.

A ce propos, il m'est venu une réflexion.

On reproche constamment, me dis-je, à un grand nombre de députés de la majorité de ne pas prendre assez souvent la parole et de gagner leurs appointements sans rien faire. Voyons un peu ce que, dans un pareil ordre d'idées, M. Hénon a fait pour gagner les siens.

Ce député du Rhône a reçu 60,000 francs d'émoluments en 6 ans, comme chacun de ses collègues. Il a prononcé 203 lignes de discours. Ces 203 lignes de prose contiennent beaucoup d'adverbes très-longs, tels que consécutivement, consubstantiellement. Ce n'est pas que ces adverbes soient sales, mais ils tiennent de la place, et on voit que le papa Hénon, comme les feuilletonistes à tant la ligne, a cherché à allonger la ficelle. Mais je ne veux pas le chicaner sur les adverbes; je passe donc condamnation là-dessus.

60,000 divisé par 203, cela donne 295,56 et une fraction.

M. Hénon a donc été payé à raison de 295 francs 56 centimes et une fraction la ligne.

A un pareil taux, on se résignerait presque à verser sa prose dans des pots de chambre comme l'Avant-Garde, ou la Verge.

Georges ARITHMOS.

ROSINE

Alerte, Figaro, alerte! le pied tendu, la main légère, la bouche en cœur, le peigne voltigeant facile et doux; alerte! alerte! c'est une jeune fille que tu vas accommoder.

Quand il s'agit de Basile ou de Bartolo, tu peux appuyer; si ton savon n'a pas moussé, tu peux faire rougir la peau: on en rit et tout est dit. Mais ici, heureux coquin, il s'agit d'une belle enfant, timide, naïve, inexpérimentée; des précautions, Figaro! Salut, Rosine! me voici.

C'est donc vous, Rosine? C'est donc vous que j'enveloppe des longs plis de mon peignoir? Ne bougez pas: vous allez être servie et vous n'aurez pas crié.

On en dit de belles sur votre compte, Rosine. On dit qu'au lieu de donner votre cœur à un beau cavalier, vous faites la cour à un crasseux; au lieu d'aimer

Almaviva, ce jeune fou si épris de la grâce et de la beauté qu'il la cherche même dans la demeure d'un bourgeois, vous encouragez les prétentions d'un muletier, qui boit, fume et vous battra; qui mangera votre dot et vous laissera pour courir après des courtisanes. Vous serez bien avancée, Rosine, quand vous verrez votre ivrogne vous rosser et, de plus, vous mépriser.

Car il ne faut pas vous abîmer, Rosine; l'homme que vous aimez ne vous pardonnera pas d'être née au-dessus de lui; il est bas, jaloux et méchant, et, s'il accepte vos avances, il se réserve de vous les faire payer après.

Autrefois, vous étiez charnante quand vous disiez aux jeunes filles de Séville:

« Il me semble parfois que ma plaie est guérie! Et, souriant enor, je regarde au miroir Revenir doucement mon enfance fleurie. Je ne sais pas comment, mais je crois la revoir Ce qu'elle était hier, toute rose et paisible, Avec son ignorance, avec son fol espoir. Rayons éblouissants d'un seul et même prisme, Prophète d'Israël, philosophe ou chrétien, J'ai senti, j'ai compris, votre austère héroïsme! Oui vous me servirez d'exemple et de soutien, Je vous suivrai. Déjà votre voix m'encourage; Avec vous, grâce à vous, je ne regrette rien. Ma foi reste debout et défilera l'orage! »

Hélas! Rosine, que de rayons perdus! que d'amour gaspillé, quelle chute!

Aujourd'hui le front peint d'oripeaux, la mantille au vent, la taille cambrée, l'œil hardi, entourée d'un cercle de muletiers et de mendiants, vous chantez:

« Comme sur un tapis de pourpre et d'écarlate Fauve oreiller de mousse orné, La vipère en sifflant roulait sa tête plate Sur le dur rocher calciné. L'aigle ennuyé cherchait du regard quelque proie, Quelque tendre chair d'appétit, L'oiseau chassait l'insecte et partout, plein de joie, Le fort opprimait le petit. O superbe fracas de royautés sans nombre! Vertige de l'impunité! L'homme triste et lassé criait sous le bois sombre, Égalité! Fraternité!

Vous avez renié le rang de votre père, la dignité la fierté de la bourgeoisie, le langage et les mœurs des gens bien élevés pour faire de la démocratie et courir après une facile popularité? Vous souriez aux ennemis de l'Espagne, vous faites de l'œil aux rôdeurs féroces qui voudraient forcer l'intérieur de votre maison, égorger votre tuteur et voler sa caisse! Votre dot y passerait, mignonne; vous avez beau avoir flatté les penchants grossiers des coupe-jarrets, et craché sur les sbires; que les ennemis de votre pays l'emportent, et vous paierez de votre vie et de votre honneur la faute que vous avez faite en vous livrant à eux.

Ne soyez pas si fière de la protection de l'ogre de Jersey, Rosine; lui-même serait impuissant à vous défendre.

Pleurez votre imprudence, mignonne, cachez vos oripeaux, jetez dans un coin ce manteau rouge qui vous souille et revenez auprès des gracieuses jeunes filles vos voisines.

Entre Almaviva et Brid'Oison, Rosine, si j'ai un choix à faire, croyez-moi, malgré ses défauts, je préfère encore Almaviva.

Vous êtes peignée, Rosine, je vous quitte, car j'ai affaire ailleurs; donnez-moi votre jolie petite main, que je l'embrasse, car je veux rester votre ami.

FIGARO.

UN CARTEL

Vous avez vu, sans doute, lecteur, cette scène de Robert-le-Diable où le prince de Grenade envoie par un héraut d'armes un cartel à Robert.

Le héraut d'armes entre seul en scène; son étendard à la main, et vient défier le duc de Normandie au nom de son maître.

Tout cela se passe très-carrément, sans hésitation, à moins, toutefois, que l'acteur ne sache pas bien son rôle.

Eh bien! la semaine dernière, nous avons eu un pendant à cette scène, dans la rue Belle-Cordière.

A l'heure où le gérant du Rasoir arrivait à l'imprimerie, quatre personnages stationnaient sur le trottoir. L'un était intitulé Frantz, l'autre Capitan; quant aux deux autres, je suis à leur égard comme sera la postérité: je ne sais pas leur nom.

A les voir gesticuler, à les entendre causer avec animation, on se disait dans le quartier qu'il allait évidemment se produire quelque grave événement.

M. Chérancé paraît au bout de la rue: l'ombre de sa moustache et de sa mouche se dessine sur les façades des maisons; il tient nonchalamment dans sa main droite une canne terminée par une pomme respectable et ressemblant comme deux gouttes d'eau à la tête de M. Peyrouton.

Au moment où il tournait la rue Confort, un silence éloquent s'établit dans le groupe des quatre personnages. Evidemment, ils se recueillent. Tout à coup l'un d'entre eux, qui tenait un papier à la main, on n'a jamais bien su pourquoi, le passe à son voisin de gauche et on entend murmurer.

— Oh! moi, je ne veux pas le lui porter. Portele-lui, toi.

— Oh! moi, ça ne me regarde pas, répond celui-ci en le passant à l'illustre Frantz.

Frantz tourne le dos, — c'est un mouvement qu'il accomplit avec une désinvolture sans égale, — et repasse le cartel à Capitan.

Capitan se coiffe à la crâne, sa corne apparaît sous son chapeau, il fait un pas en avant....

C'en est fait du gérant du Rasoir? — Non, pas encore: Capitan ne fait qu'un pas, s'arrête, puis rétrograde en disant:

— Oh! bast, je le lui donnerai quand il redescendra.

Quand M. Chérancé redescendit, les quatre personnages avaient disparu, et la rue Belle-Cordière avait repris sa physionomie accoutumée.

POLLUX.

A NOS CORRESPONDANTS

MOUILLENGROS. — Vous dites que nous n'aurions pas mettre votre lettre dans notre journal. — C'est pas que nous n'aurions pas, mais c'est que cette lettre, qui serait très-jolie comme produit de la bêtise humaine, marque une très-grande ignorance des règles grammaticales et que nous n'avons pas le temps de corriger vos bévues.

Vous semblez dire que vous avez de la pogne! — Tant mieux pour vous, ma vieille, cela vous servira. D'ailleurs, quand on a un style et une orthographe comme les vôtres, il faut bien une compensation.

F. E. — Nous verrons à utiliser cela dans le prochain numéro.

Pour les abonnements, s'adresser chez M. Evrard, rue Impériale, 52.

On peut envoyer les communications à l'adresse suivante:

Le journal le RASOIR, rue Belle-Cordière, 14, Lyon.

Ou bien jeter les lettres, correspondances, articles et renseignements dans la boîte de l'Imprimerie, la première dans l'allée, rue Belle-Cordière, 14.

Le Gérant-responsable, A. CHÉRANCÉ.